

LA PLUS FORTE VENTE DE LA RÉGION

LILLE. 184, Rue de Paris
PARIS. 43, Bd Haussmann

JOURNAL D'INFORMATION

L'Éclair

de Roubaix - Tourcoing

BUREAUX : ROUBAIX : Téléph. 9-51
45, rue de la Gare, 45

TOURCOING : Téléph. 9-65
3, rue Fidèle Lehoucq

Directeur : Eue. GUILLAUME

UN BEL ARTISTE :

Henri MARCHAND

Les exemples d'hommes de toute espèce ne manquent pas à un psychologue averti pour étayer ses théories. Il en est d'orgueilleux, d'effaces, de forts, de lâches, de sournois, de téméraires. Mais, par contre, combien existe-t-il d'hommes de cœur ? On pourrait les dénombrer sans mal. En des années tourmentées, matérialistes, comme le sont les nôtres c'est une espèce rare et difficile.



Henri MARCHAND

à trouver. Il faut que le hasard vous fasse côtoyer un tel homme et vous permet de l'approcher pendant un moment pour l'apprécier.

Un homme de cœur

Une telle chance vient de m'être dévolue en rencontrant Henri MARCHAND. Tout le monde se souvient de lui. Le succès de « A nous la liberté », le film de René Clair, a répandu son nom aux quatre coins du monde. C'est un homme jeune et admirablement doué. Ses traits sans avoir rien de particulier possèdent néanmoins une facture singulière. Mais ce qui est admirable en lui, ce sont ses yeux. Ils n'ont pas cette mobilité extravagante qui vous perce, ni cette profondeur intense qui vous domine le frison ; ils ont quelque chose de plus : ce sont deux pierres précieuses dont les facettes brillent d'un éclat incomparable. On subit leur charme, ils sont éloquents, on ne voit qu'eux. Il suffirait d'observer les yeux de Henri Marchand pour préjuger de l'homme que l'on a devant soi.

Henri Marchand connaît la vie telle qu'elle est en réalité ; il a souffert ses rigueurs, il a supporté ses coups, il a également goûté ses plaisirs.

Sa carrière

Je suis un vieux du métier, me disait-il l'autre jour. La scène a assisté à mes débuts et c'est l'« Odéon » qui m'a permis de prendre contact avec le public. C'est pendant l'année 1907 que j'ai quitté Paris et la France pour accomplir des tournées en de lointains pays où notre qualité de français nous valait des réceptions cordiales que je n'oublierai jamais. J'ai longtemps parcouru l'Amérique du Sud et j'avais pour compagnon de troupe le joyeux Georges MILTON ; nous interprétions devant des spectateurs indulgents des tragédies in-

spides dont les vers rebuieraient les plus accommodants ; ils nous produisaient néanmoins leurs applaudissements pour nous encourager et pour nous montrer leur gratitude de nous être expatriés pour leur apporter un peu de cette culture française dont ils sont si fiers et dont nous pouvons être justement fiers.

Un sourire éclaira le visage de mon

interlocuteur. Quels souvenirs viennent de se réveiller dans son esprit ? Mais il se renferme dans un mystère total lorsque je lui demande le commencement de sa carrière.

Ce qui est agréable au cinéma, poursuit-il, c'est la possibilité de recommencer à voyager. J'arrive d'Italie où je viens de tourner un film de Decol, et qui s'intitule probablement « Je vous aimerai toujours ». J'y ai fait un séjour magnifique et qui m'a été très profitable. Mon esprit frondeur et ma curiosité m'ont permis de faire des découvertes incroyables. Je me suis promené dans la campagne romaine, j'ai vu vivre les paysans et je me suis rendu compte avec ébahissement des progrès accomplis.

Mais, laissons là ce sujet. Henri Marchand est un acteur de talent ; il est de ceux qui ne sont pas de leur époque, de ceux qui vivent fortement sur un plan autre que celui de leurs contemporains ; de ceux, enfin, qui ne veulent pas croire à l'existence du mal et dont la flamme qui les soutient est assez forte pour leur permettre d'une part l'épanouissement de dons dont l'évidence criante fera taire pour un bon moment les jaloux les plus endurcis.

(Copyright Paris Internationale Presse)

Lire en cinquième page notre rubrique

« LE RÉVEIL DU CINÉMA »

UN GARAGE ET VINGT AUTOS INCENDIÉS A LAON

Un violent incendie a détruit un garage près de l'Hôtel-Dieu, à Laon. Une vingtaine de voitures particulières y ont été détruites.

« Cela devait finir ainsi... »

La mère reprochait à Deleville son peu d'enthousiasme pour tout travail régulier, ce qui le rendait furieux. C'est un reproche de ce genre qui déclencha le drame de mercredi. Tout était bon comme mère, et il menaçait même son amie avec une chaussette.

Le revolver lui appartenait et il l'avait mis dans le tiroir d'un meuble de la cuisine. C'est là qu'il le prit pour le donner à Jeanne Schoote qui, à n'en pas douter, en fit usage sans trop s'en rendre compte, dans un moment d'énerverment assez compréhensible. Irrité qu'elle était par la violence de la scène qui venait de se dérouler sous ses yeux.

Cela devait finir ainsi, nous a-t-on dit. Le faux ménage demeurait cour-

UNE VIEILLE AFFAIRE QUI REBONDIT

L'assassinat de la rentière de la "Tête Noire" à Berlaimont

LES TITRES QUI LUI AVAIENT ÉTÉ VOLÉS ONT ÉTÉ RÉCEMMENT NÉGOCIÉS A PARIS

Le vendredi 13 décembre 1932, vers dix heures, le bruit se répandit à Berlaimont qu'une septuagénaire nommée Marie-Camille Wittrant, habitant chez sa sœur à la « Tête Noire », dans une maison à cadavre de ferme, située à vingt mètres du passage à niveau n° 86, ligne de Valenciennes, avait été assassinée dans son appartement complet, venant d'être découverte morte dans le village.

La veille, le garde-barrière Léon Bayat avait pour la dernière fois, vu Marie-Camille Wittrant. Elle revenait du marché hebdomadaire dans la voiture de Mme Savoye, qui habitait non loin de chez elle. Elle avait l'habitude de venir, chaque jour, vers 18 h. 30, échanger quelques mots avec le g. r. de la barrière, entretenu qui durait souvent jusqu'à dix-huit heures. Ce vendredi, elle ne vint pas. Le garde-barrière remarqua cette absence sans pour cela y attacher une grande importance.

La nuit de jeudi à vendredi se passa sans que rien d'anormal n'attirât l'attention.

La découverte du cadavre

Le laurier, selon son habitude, vint, le vendredi matin, pour servir le lait, il appela la vieille rentière mais en vain. Il crut que la vieille femme n'était pas encore levée, ce qui ne lui arrivait jamais, et il en fit part au garde-barrière.

Ce dernier, apercevant M. Guneval Danzin, lui demanda d'aller voir jusqu'à la demeure de la septuagénaire, ce qui s'y passa. M. Danzin s'y rendit, il appela et, sans réponse de l'intérieur, il explora le logis ; par une des fenêtres, il aperçut alors la vieille femme couchée près de la cheminée, semblant ne s'être jamais levée. Il se rendit à Berlaimont et prévint M. Perrin, juge de paix, de sa découverte. Le juge de paix se transporta sur les lieux, accompagné du docteur Brachelet. Le praticien se livra à l'examen sommaire du cadavre et il constata que la défunte avait été égorgée.

Recherches vaines

C'est alors que le gendarmier, prévenu, avisa immédiatement le Parquet d'Arras.

Dans l'après-midi, le Parquet se rendit sur les lieux. Les magistrats firent ouvrir la porte, qui avait été

fermé, le matin, par les soins du juge de paix. Un véritable laudis, dans lequel il n'existait ni lit ni grabat, s'offrit à leurs yeux. Au milieu de tas de pommes et d'objets les plus hétéroclites, le cadavre se trouvait à terre, couché sur le côté droit, à proximité de la cheminée, où il restait les cordons du feu de bois.

Les magistrats commencèrent l'inspection des lieux et s'entourèrent de toutes les précautions qu'ils jugèrent opportunes pour la suite de leur enquête.

Marie-Camille Wittrant, née en 1858, était donc âgée de 71 ans. Propriétaire de terrains qui prenaient journellement de la valeur, elle les laissa incultes toute sa vie. Elle vivait dans une avarice légendaire dans le pays. Elle se trouvait néanmoins, à la tête d'une belle situation.

Plusieurs personnes furent suspectées. Elles furent interrogées par le juge d'instruction, mais, faute de preuves, on dut abandonner les poursuites.

Fausse alerte, à Fiers

On réussit à identifier les titres volés. La liste en fut dressée et les titres furent frappés d'opposition.

Peu de temps après l'assassinat, une personne se présentait dans un bureau de poste du Nord, à Fiers, pour y toucher des titres. On lui conseilla de revenir, mais elle s'en garda bien.

Il y a cinq ou six mois, un crime avait été commis dans des conditions identiques dans l'arrondissement de Vouziers, le dossier de cette affaire fut transmis par le Parquet d'Arras à M. le juge d'instruction de Vouziers. L'enquête démontra que l'assassin n'était pas celui de la vieille rentière.

Dans une banque parisienne

Il y a environ un mois, le Parquet d'Arras était informé que des titres appartenus à Mme Marie-Camille Wittrant avaient été négociés dans un établissement bancaire de la capitale. Individu qui n'est pas le même que le mais des inspecteurs de la police mobile. Ces derniers procédèrent à une enquête, mais jusqu'à présent, on n'a encore rien reçu au Parquet d'Arras.

Arrivera-t-on à identifier l'assassin qui a négocié ces titres ? L'avenir seul nous le dira.

UN CRIME FUT-IL COMMIS DANS LA FORET DU FOUR entre Fourmies et Anor ?

UN ANCIEN DÉTENU DE LA PRISON DE LAON ACCUSE UN DE SES CAMARADES D'AVOIR TUÉ, PUIS JETÉ DANS UNE CARRIÈRE ABANDONNÉE, EN MAI 1931, UNE JEUNE FEMME DE MŒURS LÉGÈRES

Une affaire étrange et mystérieuse vient de provoquer un vif émoi à Fourmies et aux environs.

Il y a deux jours, notre journal révélait qu'un drame mystérieux avait dû se dérouler, il y a près d'un an, dans les bois, aux environs de Fourmies.

Hier, nous pouvions donner en détails les intéressantes révélations faites par un ancien détenu de la prison de Laon, qui accuse un de ses camarades d'avoir tué, puis jeté dans une carrière abandonnée, une jeune femme de mœurs légères. Nous nous sommes abstenus de publier ces renseignements, à la demande de la police, qui craignait que les marches de l'enquête ne fût entravée.

Aujourd'hui, à la suite de plus de raisons pour se taire. Les recherches, les démarches faites par les policiers depuis Fourmies jusqu'à Landreocelles sont connues du public et tous ceux surtout qui sont intéressés dans ce drame, ont pu être entendus par les policiers.

Le mystère subsiste quand même, si troublant qu'il provoque le doute.

Un drame s'est-il déroulé, le 28 mai 1931, dans la forêt du Four, entre Fourmies et Anor. Si c'est cela, quelle fut la victime ?

gardi-chasse dans l'Aube, aux environs de Troyes. Cet aveu d'échappé par M. Couture et les gendarmes, par lui documentés, allaient commencer leur enquête, lorsque soudain Ernest Plingquier et Lucien Peguy furent arrêtés, le premier pour vol, le second pour complicité. Ils furent emprisonnés à la maison d'ar-

rest pour les petites opérations de condamnés.

Peguy, que nous avons voulu interroger, alla brutalement au fait.

« Vous voulez savoir ce qui s'est passé, dit-il, venez je vais vous montrer sur place ce que j'ai vu ».



PEGUY, qui a dénoncé PLINGQUIER, montrant l'endroit de la carrière abandonnée où aurait été jeté le cadavre d'une femme

Une conversation au "Café Fourmisien"

Un jour du mois de septembre 1932, deux consommateurs étaient assis dans la salle du « Café Fourmisien », situé à l'entrée du bois, entre Anor et Fourmies. L'un de ces deux hommes était Lucien Peguy, âgé de 29 ans, mécanicien, demeurant 38, rue de Wignehies, à Fourmies. Il reconnaît à son camarade, Philippe Epilont, une étonnante histoire. M. Couture, le cabaretier, ainsi que sa femme écoutaient au comptoir.

« Oul, disait Peguy, j'en suis certain. « Nénesse » tout ça, surtout qu'il a balancé dans la carrière... »

M. Couture s'approcha :

« Ce que tu dis là est grave. As-tu des preuves de ce que tu avances ? »

« Assurément ! »

« Et pourquoi ne dénonces-tu pas « Nénesse » à la police ? »

« Parce que si la police le manque, lui ne m'attend pas. Si je n'avais rien dit, je laisserais ma vie, je libérerais ma conscience, mais je n'ose pas ».

Couture, je le ferai. Demain, je dirai tout cela aux gendarmes... »

« Nénesse »

« C'était un sinistre individu que « Nénesse », dont parlait Peguy. Ernest

ret de Laon. C'est là que fut adressé le rapport des gendarmes.

L'agression contre le garde-chasse fut vite élucidée. Plingquier dénonça, accusé par des témoins qui le reconnaissent, le nuit de sa tentative. Il avoua qu'il avait tiré un coup de fusil sur le garde et il fut inculpé de tentative de meurtre.

L'auto nous emporta sur la route d'Anor. Au milieu des bois, Peguy fit arrêter la voiture.

« Voici toute l'histoire, dit-il. Plingquier avait des maîtresses, de nombreuses maîtresses. L'une d'elles, encoûte de ses ouvrages, le harcélé. Il l'a tuée et il a caché son corps. C'était vers la fin de mai 1931, je ne sais plus exactement la date, mais vous pourriez demander cette précision au garage Morière, rue de Moulbourg, à Aulnoye, car ce jour-là, je suis allé y reprendre ma voiture qui était en réparation. Ce jour-là donc, Plingquier m'a emmené à Aulnoye dans sa voiture. Il m'a laissé au garage en disant qu'il allait voir une amie à Avesnes et que je pourrais le retrouver au café Ducrocq, 65, rue de la Gare.

« Vers 19 h. 15, lorsque j'arrivai au café Ducrocq, j'appris que Plingquier était parti depuis une demi-heure environ et qu'il trait le soir à Clairfontaine, où nous couchons parfois dans une chambre de maison particulière. Je pris donc la route de Clairfontaine. Soudain, arrivé à l'endroit où nous sommes, je vis l'auto de Plingquier qui stationnait le long de la route. Il était 20 heures. Comme je devinais qu'il avait quitté Avesnes en compagnie de sa maîtresse, je pensai qu'il faisait une promenade au clair de lune dans le bois avec elle. Je poursuivis donc ma route.

« Il y avait à peine deux heures que j'étais arrivé dans ma chambre, à Clairfontaine quand Plingquier est arrivé chez moi. Il était pâle. Il paraissait affolé. Il avait les vêtements en désordre.

« Cette garce-là, me dit-il, je viens de la supprimer. Elle ne m'embêtera plus », je n'osais pas l'interroger.

Le pantalon ensanglanté

« Le lendemain, c'était un dimanche, Plingquier a demandé à mon amie Gabrielle, le pantalon de serge bleu qu'il portait la veille. Mon amie remarqua que ce pantalon portait des traces d'effluves faites par des rongeurs et au bas d'une tache maculée de boue, elle vit une large tache de sang.



Le gouffre de l'ancienne carrière de la forêt du Four où se serait déroulé le dernier acte du drame

« Ce que nous dit Peguy »

Lucien Peguy, marié, a laissé sa femme et ses enfants dans le centre de la France. Il demeure à Fourmies, 54, rue de Wignehies, depuis trois ans environ, avec son amie, Gabrielle Journaux, épouse Cornille, âgée de 28 ans, ouvrière de filature. Celle-ci fut autrefois l'amante d'un parent proche d'Ernest Plingquier. Plingquier et Peguy étaient du reste d'excellents amis, s'entendant fort bien, non seulement pour la fête, mais

« Qu'avez-vous fait lui demanda-t-elle ? »

« Ce n'est rien. C'est un co. f...aisant que j'ai tué, hier, dans le bois. »

« Il était soudain devenu très pâle. »

« Une autre remarque aurait aussi été faite par la femme de Plingquier qui trouva dans la poche de son mari une écharpe de dame en chiné, imprimée rose.

(LIRE LA SUITE EN DEUXIÈME PAGE)

La scène sanglante de la cour Scamps A TOURCOING

Nous avons relaté hier, le drame qui se déroula dans une « cour » de Tourcoing et qui eut pour victime un individu qui fut victime d'un coup de revolver par la fille de son amie, avec l'arme même dont il la menaçait. Voici quelques nouveaux détails que nous avons pu recueillir sur cette affaire :

Un « ménage » peu uni

Nous nous sommes rendus sur les lieux et nous avons entendu parler des voisins de la famille de Mme Marceline Boone, l'amie de la victime.

Cette dame, divorcée, a tenu ménage avec plusieurs amis successifs, le dernier en date étant Henri Deleville, 31 ans, se disant colporteur. Ce dernier n'est pas très estimé dans le quartier, où on le représente comme paresseux et cherchant des ressources dans la fraude. Il était violent et querelleur, au dire des voisins, et la dispute de mercredi n'était pas la première. Il s'en faut. Une dame de la rue de Gand nous a affirmé qu'il avait même voulu la frapper, à la suite d'une histoire de voisinage et de nettoyage de la rue. Elle nous a dit que Jeanne Schoote qui a 18 ans, est assez indépendante de caractère ; l'amie de sa mère, à ce qu'on nous a affirmé, aura tenté à plusieurs reprises d'en faire son amie sans succès, semble-t-il, ce qui expliquerait l'acrimonie de leurs relations.

« Cela devait finir ainsi... »

La mère reprochait à Deleville son peu d'enthousiasme pour tout travail régulier, ce qui le rendait furieux. C'est un reproche de ce genre qui déclencha le drame de mercredi. Tout était bon comme mère, et il menaçait même son amie avec une chaussette.

Le revolver lui appartenait et il l'avait mis dans le tiroir d'un meuble de la cuisine. C'est là qu'il le prit pour le donner à Jeanne Schoote qui, à n'en pas douter, en fit usage sans trop s'en rendre compte, dans un moment d'énerverment assez compréhensible. Irrité qu'elle était par la violence de la scène qui venait de se dérouler sous ses yeux.

Cela devait finir ainsi, nous a-t-on dit. Le faux ménage demeurait cour-

Scamps, un étroit boyau sombre et long d'une trentaine de mètres, depuis trois ans environ, mais la liaison serait plus ancienne.

Légitime défense

La jeune fille a-t-elle été effrayée par les menaces de mort ? Sans aucun doute. A-t-elle craint d'être tuée quand l'homme arma son revolver ? C'est certain. L'émotivité féminine a fait le reste et le cas de légitime défense semble bien établi.

Nous avons vu Jeanne Schoote, au commissariat du quartier de la Croix Rouge. Assise auprès de sa mère, elle semblait étrangère à ce qui se passait autour d'elle, et refusa de répondre à une question que nous lui posions.

L'affaire sera correctionnelle. M. Cabillaud, commissaire de police du 3e arrondissement, n'ayant retenu que le



Jeanne SCHOOTE, la meurtrière

déjà de blessures volontaires et, d'autre part, le blessé, comme nous l'avons dit, se refusant à porter plainte contre la fille de son amie.

LES BANDITS AMÉRICAINS ONT LIBÉRÉ L'AMI DE LINDBERGH

On mande de Washington que M. Charles Boettcher junior, l'ami du colonel Lindbergh, qui avait été enlevé, le 13 février, a été retrouvé vivant.

C'est dans les environs de Denver (Colorado), que M. Boettcher a été délivré. Ses ravisseurs l'ont conduit, en automobile, jusqu'à la banlieue de cette ville et sont partis aussitôt après l'avoir laissé sur la route.

M. Harry Havelly, oncle de M. Boettcher, aurait été informé qu'une rançon de 60.000 dollars avait été payée avant la mise en liberté de M. Boettcher.

M. Boettcher a été remis en liberté sans avoir été molesté. Des son arrivée, il s'est mis en communication téléphonique avec la propriété de son père, où il s'est rendu pour être interrogé par la police.

La police de Denver recherche activement les ravisseurs de M. Boettcher.

LE MAIRE DE CHICAGO EST TOUJOURS DANS UN ÉTAT CRITIQUE

Malgré les pronostics rassurants émis par ses médecins au cours de la journée, M. Cermak a dû être transféré dans une chambre d'inhalation d'oxygène, spécialement aménagée pour lui.

LE MORATOIRE BANCAIRE S'ÉTEND AUX ÉTATS-UNIS

On mande de New-York que la situation bancaire semble empirer de jour en jour. C'est ainsi que le gouverneur de l'Etat d'Oklahoma vient de proclamer un moratoire bancaire de trois jours dans son Etat, tandis que plusieurs banques de Saint-Louis (Illinois) ont limité les retraits de fonds à 5 % du montant des dépôts.

En outre, le gouvernement de la Californie vient de décréter une vacance bancaire de trois jours dans cet Etat.

LE MARIAGE DE "PRINCESSE MIGNONNETTE"



« A Birmingham (Angleterre), George LESTER, un natif de 25 ans, natif de Wednesbury, mesurant un mètre environ, et « Princesse Mignonnette », âgée de 23 ans, qui mesure seulement 45 centimètres, vont prochainement se marier et procéder au choix de leurs costumes de noces. Notre photo montre la fiancée chez le tailleur, qui lui prend les mesures.